

DU DISCREDIT A LA PRIVAUTE : LES LOGIQUES PROFANATOIRES DANS GOMMA ! ADORABLE GOMMA ! D'HALILOU SABBO MAHAMADOU

Guilioh Merlain VOKENG NGNINTEDEM
Université de Maroua/Ecole Normale Supérieure,
Maroua-Cameroun

« Biro, mon fils, j'ai entièrement confiance en toi car tu es un homme persévérant et patient. Or la patience est une qualité rare. C'était le plus précieux cadeau de notre créateur à notre prophète bien aimé. Que la paix l'accompagne. Avec la patience, mon enfant, on peut vaincre l'adversité » (Halilou, 1990 : 104).

Résumé :

Cet article montre que le discredit est un enjeu sérieux de la profanation qui restitue à l'usage commun ce qui a été séparé de la sphère du sacré. On en arrive finalement à une sorte de considération qui prend les contours de la privauté ou de l'effet boomerang dont le dispositif déclencheur du retour d'ascenseur est le clin d'œil du destin.

Mots-clés : Sacré, Profanation, (Dé)considération, Relation, Conservatisme.

117

Abstract:

This article shows that discredit is a serious issue of profanation that restores to common use what has been separated from the sphere of the sacred. We finally come to a kind of consideration that takes the shape of the privacy or the boomerang effect whose trigger device for the return of elevator is the wink of destiny.

Keywords: Sacred, Profanation, (De)consideration, Relation, Conservatism.

Introduction

Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, il existe sur le Niger une abondante littérature écrite d'expression française. Mais elle est surtout le fait spécifique d'écrivains français. Dans la catégorie des nouvelles, en 1949, Jean d'Esme publie *Sables de feu*, recueil de trois récits dont l'un, « La marche vers le soleil » est entièrement consacré au Niger. Toutefois, dans l'espace littéraire francophone, la nouvelle a du mal à se faire une place à côté du roman. Néanmoins, c'est un genre qui frappe par sa grande vitalité dans un pays comme le Niger. En ce sens, on peut être d'accord avec Mathieu René Sanvée qui fait prévaloir que « depuis les années 1960, la presse écrite se fait l'écho de ces productions, et le concours de la nouvelle organisé chaque année par le ministère de la culture et le centre culturel franco-nigérien de Niamey attire un grand nombre de candidats » (1995 : 887). Cependant, en 1991, le numéro que la revue *Notre Librairie* a consacré à la littérature nigérienne soulève une forte inquiétude : du théâtre à la poésie en passant bien sûr par le roman, tous les genres littéraires y sont étudiés à l'exception de la nouvelle. Même la littérature de jeunesse, généralement

rejetée à la périphérie des Belles Lettres dans l'univers littéraire d'Afrique francophone, a eu droit de cité. Cette marginalisation de la nouvelle la fait passer pour « le parent pauvre de la littérature africaine » (Sewanou Dabla, 1992 : 25). Dans cette perspective, on peut légitimement penser que les nouvelles, par leur mode de production, leur circuit de distribution, leur public et leur contenu seraient, selon l'expression de Bernard Mouralis, des « contre-littératures »⁸⁶.

Dans la production littéraire nigérienne, 1965 est une date très importante. Elle correspond à l'année de publication de deux premières nouvelles par deux enfants du terroir : *La Première épouse* d'Andrée Claire et *Le Saisonnier* de Sahidou Alou⁸⁷. Ces textes paraissent sous forme de feuillets dans *Le Niger* qui, après le coup d'État d'avril 1974, changera de titre pour devenir *Le Sahel*⁸⁸. Dans la même veine, certains talents s'affirmeront avec le temps. C'est le cas par exemple d'Halilou Sabbo Mahamadou qui, après sa nouvelle *Gomma ! Adorable Gomma !* en 1974, publiera en 1981 un roman au titre évocateur, *Caprices du destin*. Dans la même logique, Amadou Ousmane aujourd'hui célèbre avec *15 ans, ça suffit* et dont le dernier roman, *L'Honneur perdu*, a été publié en 1995, a fait, lui aussi, ses premiers pas dans la nouvelle avec *La Fille aux pieds nus* (1972). À en croire Mathieu René Sanvée, « l'évolution de ces écrivains atteste ainsi l'idée que le nouvelliste est un romancier en attente » (Sanvée, 1995 : 874).

Notre analyse s'intéresse à un aspect important dans la nouvelle d'Halilou Sabbo Mahamadou : la profanation. C'est le livre de Giorgio Agamben, *Profanations*, (Agamben, 2006) qui nous inspire pour lire dans cette nouvelle de Sabbo Mahamadou un acte de profanation. L'auteur, dans ce petit livre, nous dit que nous sommes « dans un monde qui semble, plus qu'aucun autre, avoir réalisé le rêve capitaliste de la production de l'Improfanable » (Agamben, 2006 : 117). Aussi poursuit-il, « ... – Tout Improfanable – se fonde sur l'arrêt et sur le détournement d'une intention authentiquement profanatrice. C'est pourquoi il faut arracher, à chaque fois, aux dispositifs (à tous les dispositifs) la possibilité d'usage qu'ils ont capturée. La profanation de l'improfanable est la tâche politique de la génération qui vient. » (Agamben, 2006 : 122). Mais suivons l'angle de réflexion d'Agamben pour approcher notre question : selon l'auteur, qu'est-ce que c'est profaner ? L'histoire commence, nous dit-il, par une séparation entre les dieux et les hommes. Ainsi écrit-il « les choses qui d'une manière ou d'une autre appartiennent aux dieux étaient sacrées ou religieuses. Comme telles, elles se voyaient soustraites au libre usage et au commerce des hommes. On ne pouvait ni les vendre, ni les prêter sur gage, ni les céder en usufruit ou les mettre en servitude. Il était sacrilège de violer ou de transgresser cette indisponibilité spéciale qui les réservait aux dieux. [...] Alors que consacrer (*sacrare*) désignait la sortie des choses de la sphère du droit humain, profaner signifiait au contraire leur restitution au libre usage des hommes » (Agamben, 2006 : 95). Profaner signifie libérer la possibilité d'une forme particulière de négligence qui ignore la séparation ou plutôt qui en fait un usage particulier (Agamben, 2006 : 98). Agamben nous rappelle que le dispositif qui met en œuvre et qui règle la séparation entre le sacré et le profane peut être le sacrifice : il marque dans chaque cas le passage du profane au sacré. Le sens de profaner que nous allons retenir, c'est celui qu'Agamben nous présente comme « restitution d'un usage ». Partout dans la nouvelle d'Halilou Sabbo Mahamadou, le petit peuple est immergé dans le non-humain, réifié, intégré aux engrenages d'un système profanateur où tout est rationalisé et calculable. Le petit peuple, dépouillé de sa particularité, devient une chose, une pauvre chose impersonnelle et fantastique. Mais par un processus de retournement dialectique, au sens bakhtinien du « couronnement-découronnement », la profanation procède par un contre-dispositif afin de produire un nouveau sujet généreux. Voilà ce que sera la substance de cette étude sur les

⁸⁶Bernard Mouralis, *Les contre-littératures*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975.

⁸⁷Andrée Claire, « La première épouse », *Le Niger*, n° 14, 15 mars 1965 ; Sahidou Alou, « Le saisonnier », *Le Niger*, n°s 30-48, du 5 juillet au 8 décembre 1965.

⁸⁸Le n° 001 date du lundi 29 avril 1974.

logiques profanatoires comme prétexte à la lecture de *Gomma ! Adorable Gomma !* Elle s'intéressera, dans un premier temps, à l'itinéraire d'Halilou Sabbo Mahamadou qui nous permettra de mieux le positionner comme une voix importante de la littérature nigérienne ; puis, elle analysera, dans un second temps, le conservatisme et le cabotinage comme dispositif de profanation et dans un troisième temps, elle s'achèvera par les caprices du destin qui sont un véritable clin d'œil de « la communauté qui vient » (Agamben, 1990).

1. Halilou Sabbo Mahamadou : une voix de la littérature nigérienne

Halilou Sabbo Mahamadou est né en 1937 à Tahoua. Il commence ses études à l'école régionale Zoulanké de Tahoua, qui porte désormais son nom, puis les poursuit au cours normal de Tahoua d'où il sort instituteur. Enseignant de l'époque des indépendances, Halilou Sabbo Mahamadou a fourni au cours de sa carrière des chefs-d'œuvre qui font partie de la collection de ce qu'il est convenu d'appeler l'âge d'or de la littérature nigérienne, à savoir les années 70 et 80, emboîtant ainsi le pas à de grands écrivains nigériens de l'époque des indépendances tels que Boubou Hama, Alfred Dogbeet et bien d'autres encore. En 1965, il commence à écrire alors qu'il est instituteur et Directeur d'école à Maradi. Dans une interview accordée à J.D. Pénel, il affirme lui-même :

J'ai commencé à écrire véritablement à partir de 1963. [...] J'étais instituteur et directeur d'école à Maradi. Quand j'étais venu à Maradi, l'écriture dans le journal m'a un peu intéressé et je me suis fait correspondant bénévole du journal Le Temps du Niger. [...] Mais à Maradi déjà, j'ai commencé à écrire des contes. Il [...] m'arrivait de traduire certains contes et de les envoyer à ce même journal (Halilou, 2010 : 12).

Passionné d'écriture, Mahamadou Halilou Sabbo a tout au long de sa vie cumulé ses fonctions d'enseignant chevronné et celles d'écrivain. Dans sa carrière au sein de l'administration, il a gravi tous les échelons. Ainsi, après une scolarité normale, il devient instituteur adjoint en 1957 puis instituteur en 1963. Par la suite, il passe deux ans à l'Ecole Normale Supérieure d'Abidjan où il obtient le titre d'Inspecteur d'Enseignement Primaire en 1971. Halilou Sabbo Mahamadou dans son entretien avec Pénel nous édifie dans ce sens : « Oui en 1968, j'étudiais là-bas [à Abidjan] en tant qu'inspecteur. [...] Mes premières notes, je les ai écrites à Abidjan » (Halilou, 2010 : 15). Reconnu pour son sens très élevé du travail, il sera nommé secrétaire d'État à l'Éducation Nationale du Niger en 1976 puis ministre de l'information en 1979, ministre de justice en 1982 et chargé de mission à la présidence en 1983. Il a aussi dirigé l'ONEP, l'INDRAP de Niamey respectivement en 1984 et 1988 avant de devenir Président du Conseil d'Administration de la SONICAR en 1996 cumulativement avec ses fonctions de Conseiller à la présidence. Après avoir occupé plusieurs postes au sein de la société de Développement, il est nommé médiateur national au moment des premières agitations de l'ère pré-démocratique entre 1990 et 1991. Mais au-delà de cette riche carrière administrative, les Nigériens restent à jamais marqués par les romans et nouvelles qu'il a laissés aux générations futures notamment *Aboki ou l'appel de la côte* (1978), *Caprices du destin* (1981), *Gomma ! Adorable Gomma !*

Travailleur infatigable et acharné, il était sur l'écriture d'un recueil de contes et légendes du Niger, quand, en 2006, le « destin et ses caprices » en ont décidé autrement. La littérature nigérienne a donc perdu un grand homme en la personne de Halilou Sabbo Mahamadou qui, grâce à son sens raffiné du récit littéraire, a émerveillé toute une génération de lecteurs nigériens. Bien plus, il faut noter que plusieurs distinctions honorifiques lui ont été décernées, dont celles de chevalier de l'ordre national du Niger, chevalier des palmes académiques du Niger, commandeur de l'ordre national du Mali et commandeur de la Légion d'honneur française. Ainsi, après les disparitions d'Idé Oumarou, de Bania Mamadou Say, la littérature nigérienne est une fois de plus orpheline d'un de ses fils les

plus illustres alors que la relève n'est pas encore bien assurée. On le voit bien, après ce bref aperçu biographique, Halilou Sabbo Mahamadou apparaît comme une véritable voix littéraire dont l'écho se fait entendre chez les jeunes écrivains nigériens.

2. Conservatisme et cabotinage comme dispositif de la profanation

Dans le sens agambien, les logiques profanatoires marquent bien le passage du profane au sacré dans la perspective du sacrilège. Les actes de profanation à l'œuvre dans la nouvelle à l'étude sont notamment la corruption, la ségrégation sociale, et surtout, les pratiques magico-religieuses. Dans cette partie de notre réflexion, nous essaierons de montrer comment le matérialisme et l'ethnie, tout en formant un bloc d'absurdités, trouvent leur fondement dans l'occultisme et le trafic d'influence.

2.1. Matérialisme et régionalisme : une absurdité

Dans *Gomma ! Adorable Gomma !* l'amour en tant qu'expression de sentiments individuels continue à se heurter à des intérêts de groupes ou de clans. Lorsqu'on lit de près cette nouvelle d'Halilou Sabbo Mahamadou, on est très vite enclin à parler des charmes d'une relation difficile. De ce point de vue, le matérialisme et l'ethnisation, tout en rentrant dans la catégorie des logiques profanatoires, se donnent aussi à voir comme ce qu'on pourrait appeler dans l'herméneutique agambienne un dispositif c'est-à-dire « tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants » (Agamben, 2007 : 31).

120

Disons tout de suite que dans *Gomma ! Adorable Gomma !* les vieilles habitudes résistent à l'épreuve du temps. Au nom d'un matérialisme exacerbé, la corruption a élu domicile dans l'habitus :

Après plusieurs heures de route, le véhicule atteint le premier poste de contrôle. Biro aperçut devant les bureaux deux rangées de passagers montrant leurs pièces d'identité. D'une main le chauffeur saisit le volant et de l'autre, il glissa discrètement quelques billets de banque à l'intérieur des papiers du camion. Arrivé devant les bureaux, il freina, ordonna aux passagers de rester assis, prit les papiers, sauta à terre, s'avança d'un pas assuré, frappa à la porte et entra. Quelques minutes après, il sortit de la salle souriant, regagna son siège, fit redémarrer sa machine et continua son chemin sans qu'aucun des passagers ne soit inquiété. [...]

Le véhicule s'élança à l'assaut de la route. A tous les postes de contrôle, l'intrépide conducteur usa du même subterfuge et, sans encombre, atteignit Babban Gari (Halilou, 1990 : 11).

La corruption comme attitude sociale relève ici de la profanation. Une vision antithétique est inscrite dans *Gomma ! Adorable Gomma !* Deux camps s'affrontent : le premier, qui fait de l'argent un absolu et le second, qui sacrifie les biens matériels à l'amour. Le matérialisme a ainsi corrompu les mœurs de sorte qu'on trouve absolument anormal qu'un pauvre épouse une femme plus riche que lui :

Je doute fort que Gomma, institutrice et fille du plus riche commerçant de cette ville, puisse aimer ce jeune moniteur. Situation d'ailleurs impensable dans le pays des Sables d'aujourd'hui [...].

- C'est justement en cela que réside tout le mal ! [...]. Sur le plan du mariage, l'Occident nous fournit de précieux exemples. Là-bas le diplôme ne compte pas dans le choix du

partenaire. [...] Au pays des Sables, chaque fille titulaire du plus modeste parchemin, aspire à épouser un grand fonctionnaire. Si l'on prend en compte ces considérations, il s'avèrerait illusoire d'envisager toute union entre Biro et Gomma (Halilou, 1990 : 19).

Ainsi, à l'ethnie et à la pauvreté, éléments de mise en marge constante, Halilou Sabbo Mahamadou ajoute un critère de discrimination supplémentaire, le niveau d'instruction. En effet, Maïmouna, l'amie de Gomma, « comprenait mal qu'un jeune homme d'une famille pauvre et d'une situation sociale modeste puisse aimer une fille d'un niveau intellectuel et social supérieur au sien » (Halilou, 1990 : 32). De fait, Gomma et Biro, son jeune prétendant, sont tous deux enseignants. La première, cependant, est institutrice et le second simple moniteur, et d'ethnie Zarma. C'est l'impasse.

Il apparaît clairement que le matérialisme et la classe sociale sont des critères fondamentaux à tout mariage. Ainsi Maïmouna peut-elle rétorquer à Duna, l'ami de Biro : « Quelle vanité ! Quelle folie ! As-tu mûrement réfléchi avant de me raconter ces bêtises ? Connais-tu bien Gomma ? Connais-tu son père ? Ignores-tu son titre ? Et ton ambitieux ami, un simple moniteur, d'une modeste famille. Ah ! Quelle prétention ! Vous les hommes, vous me surprenez toujours ! » (Halilou, 1990 : 26). Dans cette perspective, Mathieu René Sanvée affirme que

Dans la typologie des personnages et de leurs réactions face à ce type de situation, on penserait sans doute à une répartition fondée sur l'âge, aboutissant au schéma classique des conflits de génération vieux / jeunes : les premiers, susceptibles de s'accrocher à leur racine ancestrale et fermés à tout brassage ethnique ; les seconds, plus ouverts à l'effondrement des barrières tribales et sociales (Sanvée, 1995 : 881).

121

Cela est d'autant plus vrai que Maïmouna laisse encore entendre :

Tu me dis des sottises ! Gomma, l'école a dangereusement détraqué ton esprit. Sinon, pourquoi t'entêter à aimer un natif du fleuve, venu on ne sait d'où. Choisis un homme dont tu connais au moins les origines. Ton comportement frise l'irresponsabilité. Evite surtout de braver l'opinion publique. Prends suffisamment du temps pour réfléchir, Gomma ? (Halilou, 1990 : 33).

Un peu plus loin, le même discours conservatiste et ethnique résonne. Lorsque Biro rend une visite de courtoisie à son futur beau-père, l'accueil est orageux et s'achève par des propos vitupérateurs. Ainsi, son futur beau-père lui dit :

Mauvais garnement ! Incarnation de Satan ! Tu as le cran de te présenter à moi. Quelle audace ! L'école te porte à te croire tout permis ! Si celui qui parle est un malappris, celui qui l'écoute doit faire preuve de plus de bon sens. Ma fille n'épousera jamais un étranger. Retourne chez toi te marier et paix à nos filles ! Ma fille n'est pas à la portée du premier gratte-papier. Aussi t'expliqueras-tu à la police, si je te revois ici. Disparaissez de ma vue ! Allez disparaissez ! (Halilou, 1990 : 44).

Ici, l'injure fonctionne comme fait langagier dont la finalité consiste à refaire le portrait du corps social au sens où l'entend Philippe Hamon :

[...] l'évaluation [...] peut être considérée comme l'intrusion ou l'affleurement, dans un texte, d'un savoir, d'une compétence normative du narrateur (ou d'un personnage évaluateur) distribuant, à cette intersection, des positivités ou des négativités, des réussites ou des ratages, des conformités ou des déviances, des excès ou des défauts, des dominantes ou des

subordinations hiérarchiques, un acceptable ou un inacceptable, un convenable ou un inconvenant (Hamon, 1984 : 22).

On l'aura compris, l'espace de la nouvelle de notre auteur est en grande partie occupé par des catégories ou des individus très éprouvés par le destin. À côté des commerçants et des dignitaires fortunés, évoluent des individus sans ressources, des gens démunis, sans compter les minorités ethniques. Davantage que leur nombre, leur rôle est significatif de l'intention poursuivie par leurs créateurs. En ce sens, il apparaît clairement que chez les commerçants et dignitaires fortunés, prévaut une certaine volonté d'exprimer leur prééminence. Dans ce jeu de positionnement et d'auto-valorisation, le riche dignitaire impose son être et procède à l'annihilation de l'autre. Lorsque le père de Gomma tourne Biro en dérision, cette dernière tente de se confondre en excuses : « Je reconnais mon erreur. Pardonnez-moi papa, dit timidement Biro. Votre réaction ne surprend pas. Commerçant le plus riche de la région, vous ne pouvez accepter qu'un homme comme moi courtise votre fille. Cela s'avère audacieux, je vous le concède. Excusez ma témérité. [...] » (Halilou, 1990 : 44-45).

La discrimination, dans *Gomma ! Adorable Gomma !* se pose en termes d'une rencontre conflictuelle et adversative entre deux classes sociales : les riches et les pauvres. Le pauvre est nié par le riche. L'expérience du pauvre dans cette nouvelle est multiple. La conscience du pauvre n'est pas seulement aliénée mais souffrante et dominée, et le riche est non seulement l'Autre, mais aussi le maître réel et symbolique. Ce qui précède nous permet de voir comment, dans *Gomma ! Adorable Gomma !* la dénégation mieux la néantisation « révèle aussi le regard posé sur la [position] d'autrui » (Jaubert, 1990 : 148). C'est dire que la confrontation générée dans cette nouvelle d'Halilou Sabbo Mahamadou naît de la rupture systématique avec l'altérité. Dans l'univers créé par le nouvelliste, règne une « loi » abstraite, sans visage, et les pauvres sont soumis à une force subjective, totalement inhumaine. De plus, le conservatisme et les tabous religieux y battent leur plein :

Fille hypocrite ! Fille d'Ibliss ! Tu te crois tout permis. Depuis quand nos filles sont-elles le pouvoir de choisir leur époux ? Même si cela devait se produire, choisis un homme de ta classe. [...]

Depuis plusieurs années déjà, le député a demandé ta main. Comme tu n'avais pas fini tes études, je lui fis obligation d'attendre. Tes études achevées, dans tout Babban Gari, tu ne trouves d'homme digne de t'aimer que cet inconnu. Non ! Je ne souffrirai jamais un tel opprobre. A partir de maintenant, je t'interdis de le revoir. Tu m'entends, fille perdue et sans honneur. Décampe de là, fille de malheur ! (Halilou, 1990 : 45).

Tout ceci est bien sûr inhérent à une forme de violence que cristallise le langage et dont la nouvelle de Mahamadou Halilou Sabbo laisse émerger une socialité dans laquelle la relation à l'autre est essentiellement empreinte d'opacité. Cette hypothèse est fort vérifiable dans *Gomma ! Adorable Gomma !* Elle est le fait d'une violence verbale sous-tendue par l'injure que nous définissons à la suite de Bonhomme (1999 : 27) comme « un acte de langage interlocutif à visée dégradante ». Cette nouvelle est donc une illustration emblématique de la profanation. Dans ces conditions, on y identifie une altération du sacré à travers l'attitude des dignitaires fortunés. À en croire Giorgio Agamben, « la profanation est le contre-dispositif qui restitue à l'usage commun ce que le sacrifice avait séparé et divisé » (Agamben, 2007 : 40). Dans cette nouvelle, le matérialisme est fondamentalement un dispositif de réification. Ainsi, après une chaude rencontre entre Gomma et son père,

Sa poitrine palpitait soulevée par des sanglots qu'elle ne pouvait maîtriser. Pleurer soulageait son cœur blessé dans ses aspirations les plus intimes. Sa maman compatissait à sa douleur, elle ne comprenait d'ailleurs pourquoi son mari refusait de se plier à l'évolution du temps. « Quand la musique change, la danse doit aussi varier ». Elle déplora le fait que son mari ne réalisait pas que

la jeune génération accepte rarement les mariages forcés, comme les acceptaient naguère leurs parents [...] (Halilou, 1990 : 46).

De ce point de vue, on perçoit clairement que la discrimination a atteint son apogée pendant que le conflit de générations devient le « lieu de réglage conflictuel de sens » (Siblot, 1998 : 40). Dès lors, nous sommes en droit d'affirmer que dans cette nouvelle, « le sujet se construit et s'inscrit dans [son univers] selon la dialectique du même et de l'autre [...] dessine constamment un espace variable des mêmes où il s'engage et simultanément un espace des autres dont il se dégage » (Siblot, 1998 : 40). Dans cette logique, le matérialisme comme dispositif profanatoire se réduit à un exercice de violence et, dans *Gomma ! Adorable Gomma !* naît une « société disciplinaire à travers une série de pratiques et de discours, de savoirs et d'exercices, à la création de corps dociles mais libres qui assument leur identité et leur liberté de sujet dans le processus de leur assujettissement » (Agamben, 2007 : 42). Ainsi Gomma peut-elle déclarer : « Père vient de m'adresser des reproches sans fondement. Sous prétexte que Biro n'est pas de Babban Gari, il m'interdit de l'aimer. Son choix s'est porté sur le député Karo qui me répugne [...]. » (Halilou, 1990 : 46). Le processus de subjectivation témoigne ici à suffisance de l'opacité de la relation entre riches et pauvres. Mathieu René Sanvée dira par exemple que « soumis à une collectivité soucieuse de préserver son homogénéité et de se préserver de cette anomie, l'individu apparaît à la fois frustré dans ses rapports avec les hommes et le destin » (Sanvée, 1995 : 887). Ce sont les grands-parents de Gomma qui favorisent le mariage de leur petite-fille avec Biro. Ils réussissent à convaincre El Hadj Maïkudi, le père de Gomma, que le régionalisme est une absurdité. Le croisement de regards discriminatifs dans cette nouvelle mieux cette confrontation polémique a pour conséquence, on le devine, la dénégation de l'autre. Par conséquent, la réaction que les moins nantis opposent aux frustrations et aux atrocités des riches est souvent frappée de nullité par la cabale et le trafic d'influence.

2.2. Cabale et trafic d'influence

D'entrée de jeu, il faut signaler que la cabale est à prendre ici au double sens du terme. Elle signifie d'abord science occulte qui prétend faire communication avec les êtres surnaturels. Dans ce sens, elle est synonyme de magie, d'occultisme. Sur un tout autre plan, elle peut être définie comme une sorte de complot pour dresser les esprits contre quelqu'un ou quelque chose et renvoie à faction, intrigue. Dans l'un ou l'autre cas, ce terme fait appel à la conspiration qui s'inscrit dans la logique de la ligue. La menace et la conspiration sont alors une illustration poignante du trafic d'influence dans *Gomma ! Adorable Gomma !*

Associée au thème de l'étrange et du fantastique, aux relations entretenues par l'homme avec l'au-delà, la nouvelle d'Halilou Sabbo Mahamadou montre ainsi l'existence d'une puissance surnaturelle qui régit le monde, une justice transcendante à laquelle nul ne saurait échapper. Le maraboutisme et le mystique y sont monnaie courante. Subséquemment, pour affronter une situation difficile ou apparemment sans issue, le mysticisme est la voie la plus recommandée :

C'est la fin des grandes vacances.

Affecté à Babban Gari, au cœur du pays des Sables, Biro quittera bientôt son fleuve natal pour l'intérieur du pays. Le marabout qu'il a consulté lui a prédit un heureux séjour à Babban Gari. Il lui

a conseillé d'immoler un mouton blanc, pour conjurer le mauvais sort. Sa mère organisa plusieurs séances de follay⁸⁹regroupant les plus célèbres Zima⁹⁰ de la région (Halilou, 1990 : 5).

De ce fait, les incantations et les sacrifices rituels de tous ordres pour la protection des hommes sont des pratiques à l'œuvre dans la nouvelle d'Halilou : « Birogna jubilait de joie, heureuse du bon déroulement des festivités. Le lendemain, avec un soin maternel, elle accomplit tous les sacrifices nécessaires pour la protection de son cher fils. Dès lors, celui-ci pouvait rejoindre Babban Gari sans crainte » (Halilou, 1990 : 8). De telles pratiques montrent justement que la force de persuasion de l'homme est insuffisante pour frapper l'imagination de celui-ci et corriger les mœurs. Apparaît alors une forme de loi occulte consécutive à la transgression provoquée et détenue par les forces surnaturelles. Lorsque Duna et son ami Biro constatent qu'Elhadj Maïkudi s'oppose radicalement à l'union de ce dernier avec Gomma, ils sont obligés de solliciter les services d'un marabout :

- Mon enfant, votre affaire réussira à coup sûr. Prenez ce talisman. Arrivés dans votre concession, vous creuserez un trou suffisamment profond. Une fois terminé, vous y jetterez le talisman, en appelant sept fois le nom d'Elhadj Maïkudi. Vous y ajouterez sept cailloux avant de refermer le trou. Si vous suivez à la lettre toutes mes instructions, Elhaj ne s'opposera jamais à cette union (Halilou, 1990 : 58).

On le voit bien, ce que la raison refuse, la nécessité l'impose. Le maraboutisme et autres puissances incantatoires sont les seules issues à des situations difficiles. Même la mère de Gomma, pour assurer le bonheur de sa fille, est obligée de tomber dans de telles pratiques : « - Ma fille, quand le feu gagne la forêt, l'animal court vers la rivière. Je vais donc dès ce soir, solliciter le concours de Malam. [...] » (Halilou, 1990 : 48).

Ces pratiques magico-religieuses sont conçues à des fins coercitives pour susciter un changement de position. L'univers ainsi décrit est marqué par la déraison et la destruction. La haine et la rancœur sont portées à leur comble.

Le député Karo, secrétaire général de son parti, homme très riche, respecté et enclin à une vie ostentatoire est obstinément opposé à l'union entre Biro et Gomma. Lorsqu'il se rend finalement compte qu'il a irrémédiablement perdu la belle Gomma, il se met à proférer des menaces à l'endroit de Biro :

Nous suivons toutes les réunions clandestines que tu présides régulièrement. Tous les dénigrement à l'adresse de nos dirigeants, nous les connaissons sur le bout des doigts. Tous les détracteurs de la nation se regroupent autour de toi. Nous savons tout cela monsieur le révolutionnaire. Eh bien ! notre glorieux parti n'hésitera pas à écraser cette vermine infâme qui tente de lui porter ombrage, dit-il [Karo] rageusement (Halilou, 1990 : 49).

On le constate, il est évident que l'accusation de Biro est l'agent moteur dans *Gomma ! Adorable Gomma !* où la marche au châtiment est implacablement agencée, malgré toutes les tentatives de justification et de dissimulation. Biro fait partie ici du petit peuple. Dans ce sens, on comprend mieux Mathieu René Sanvée qui pense qu'« intégrer le petit peuple à l'espace de la nouvelle n'a pas pour fonction de le hisser, comme par enchantement, au sommet de la hiérarchie sociale. Il s'agit plutôt de le présenter, selon l'expression de Bernard Mouralis, sinon comme « le

⁸⁹ Esprit. Il se manifeste surtout au cours des cérémonies de possession lorsque l'individu possédé entre en transe.

⁹⁰ Guérisseur et prêtre traditionnel. Ces explications sont données par l'auteur lui-même en notes infrapaginales dans sa nouvelle.

créateur », du moins comme « le dépositaire d'un certain nombre de valeurs spécifiques » (1995 : 880).

Le présumé coupable finit par être lié dans sa faute de telle façon que l'idée de fuite ne parvient plus à se faire jour. *Gomma ! Adorable Gomma !* donne ainsi à voir un monde où l'espace n'est jamais libre, il y a partout des obstacles à vaincre et des portes à franchir. Cela est d'autant plus vrai que dans la société de cette nouvelle, les « droits ne sont plus les droits du citoyen [et] l'homme est alors vraiment sacré, dans le sens que donne à ce terme le droit romain archaïque : voué à la mort » (Agamben, 2003 : 33). L'intimidation dans le cas d'espèce est le contre-dispositif qui trouve son fondement dans la violence. Dans *Gomma ! Adorable Gomma !* la violence se déploie à travers le corps meurtri. Nous avons donc affaire à un monde dans lequel la menace pèse sur le corps dans sa structure ontologique. Il n'y a qu'à se référer à cette évocation d'une scène d'enlèvement et de torture dont est victime le jeune enseignant Biro (Halilou, 1990 : 64-66).

Ici, la violence faite au corps est décrite avec beaucoup de réalisme. Qui plus est, la non réduction de cette violence à quelque intelligibilité que ce soit, installe la vengeance dans l'aveuglement et le silence d'un univers peuplé d'ectoplasmes. En ce sens, nous pourrions dire que le vent de la conspiration meurtrière a pour corollaire la formation d'une prééminence vivement perçue chez le dignitaire riche et conservateur. Le personnage qui incarne cette idéologie manifeste sa « relation sociale à la personne désignée » (Prince, 1973 : 196). On parlerait dans cette perspective d'une fabrication des identités. La fabrication des identités est la représentation d'une quelconque volonté de puissance. Il y a, pour ainsi dire, une chasse aux honneurs clairement exprimée chez le député Karo. Ceci nous fait penser à la théorie des Face Threatening Acts (FTA) formulée par Goffman et élaborée par Brown et Levinson. Elle postule, d'après Cohen, « que tout être social a deux faces : une négative, correspondant aux territoires du moi, et qui concerne le corporel et le matériel, et une positive, ensemble des images valorisantes que l'individu tente d'imposer de lui-même » (Cohen, 2002 : 25).

Les comportements sociaux de ceux-ci entrent alors dans un champ de positionnement où ces derniers « s'emploient constamment à se positionner à travers ce qu'ils disent, à s'affirmer en affirmant [...] à se valoriser et à surmonter les menaces de la dévalorisation » (Maingueneau, 1990 : 18). Ainsi, dans cette atmosphère où les hommes sont perpétuellement en tension, « la conscience de soi ne s'éprouve que par contraste » (Benveniste cité par Siblot, 1998 : 27).

On l'aura deviné, le statut des personnages, dans *Gomma ! Adorable Gomma !* est régi par une certaine bipolarisation : la beauté et l'intelligence sont aux prises avec la sottise et la médiocrité. La richesse matérielle est synonyme d'escroquerie, d'imposture, de dessèchement moral et spirituel. À l'inverse, la pauvreté est signée d'honnêteté et d'altruisme. C'est autour de ces deux pôles que s'organise le « jeu » des personnages, marqué par le sceau de « la communauté qui vient ».

3. Le destin et ses caprices : le clin d'œil de « la communauté qui vient »

La nouvelle d'Halilou Sabbo Mahamadou est, avant tout, une allégorie de la patience ; la patience d'un héros face à son destin, d'un Biro en proie aux « caprices de son destin ». Le personnage est un jeune moniteur qui subit la douloureuse épreuve de la frustration. Il est torturé, flagellé par le député Karo mais, grâce à son esprit de résistance et surtout de patience, il finit par triompher. Karo est ainsi relevé de ses fonctions après avoir copieusement fait cravacher Biro :

Comme les agissements du député exaspéraient bon nombre d'autorités politiques, aucune personnalité ne prit sa défense. Afin d'éviter tout conflit avec le puissant syndicat des enseignants, les responsables nationaux décidèrent de sévir contre ce militant trop encombrant. Alors, une

semaine après, Karo fut relevé de ses fonctions de secrétaire général. Cette nouvelle reconforta les enseignants de Babban Gari qui poursuivirent avec plus de conviction leur mission éducative (Halilou, 1990 : 69).

Dès lors, il se forme une idéologie « pour caractériser un élément [...] susceptible d'intervenir comme une force confrontée à d'autres forces dans la conjoncture idéologique caractéristique d'une formation sociale en un moment donné » (Pecheux, 1975 : 10). Après cette déchéance, une vaste campagne de sabotage est organisée contre Karo. Pour forcer Elhadj Maïkudi à laisser Gomma épouser Biro, ses parents lui disent :

Mon enfant, l'argent ne constitue pas la seule source du bonheur. Karo est certes un homme important, puisqu'il est député. Mais nous, nous l'ignorons, fit Inna en abattant sa main sur sa cuisse. Alors que Biro généreux et bien élevé, nous rend régulièrement visite en nous apportant de nombreux cadeaux. Es-tu sûr mon fils que Karo soit un bon mari ? Ignore-tu ses nombreux divorces ? Elhaj, lorsque la barbe de ton voisin prend feu, mouille la tienne. L'argent seul ne fait pas le bonheur d'une femme. [...]

Elhadj, [...] quand ton fils a grandi, considère-le comme ton ami. Donc au lieu de traiter Gomma en adversaire, aide-la plutôt à bien choisir. A l'avenir, tu ne regretteras rien. Gomma pense trouver le bonheur avec Biro, laisse-la suivre son chemin. Si cela réussit tant mieux et si cela échoue elle recevra une mémorable leçon

Chers parents, vos vœux seront exaucés ; comptez sur moi et passez la nuit en paix (Halilou, 1990 : 72, 75).

Au regard de tout ce qui précède, on parlera dans ce cas de l'« aliénation » que Paul Ricœur définit comme le fait pour un individu d'être « dessaisi, privé au profit d'un autre » (1985 : 769). Le concept d'aliénation se déploie donc désormais comme un mécanisme à partir duquel « un individu ou un groupe peut se sentir devenir autre, c'est-à-dire échoue à devenir lui-même, à conquérir son identité personnelle ou collective » (Ricœur, 1985 : 770). Dans ces conditions, Karo n'est plus rien d'autre qu'un avatar du sujet. C'est sans doute un signe fort de sédition, une affirmation rigide de son refus. Et si l'on se situe du côté de la dialectique « couronnement-découronnement » de Bakhtine, on dirait que la chute représente l'instant de découronnement de Karo et du couronnement de Biro. Dans cette logique, le couple antinomique de la chute et de la rédemption fait appel aux « sentiments des changements et revirements de la mort et du renouveau » (Bakhtine, 1970 : 145). Le député Karo est désormais un ectoplasme, un être ontologiquement désubstantifié. Cette attitude milite en faveur du ravalement de Karo au rang de la bête. La violence augmente ainsi son fort coefficient d'absurdité et d'ambiguïté. C'est au final un comportement qui frappe Karo d'ostracisme et de rejet total. Dans ce cas, la violence comme catégorie des logiques profanatoires, « nomme ce en quoi et ce par quoi se réalise une pure activité de gouvernement sans le moindre fondement dans l'être. C'est pourquoi les dispositifs doivent toujours impliquer un processus de subjectivation. Ils doivent produire un sujet » (Agamben, 2007 : 27). Karo est désormais au sens agambien un homme ordinaire qui aux yeux de l'autorité ressemble à un terroriste. C'est ce que Paul Ricœur appellerait une « aliénation- déperdition » qui, pour lui, se ramène à deux niveaux : « L'homme dépouillé de sa nature vraie est rendu étranger à lui-même : l'extériorisation et le devenir étranger coïncident dans la déperdition » (Ricœur, 1985 : 772).

Bien plus, le destin dans *Gomma ! Adorable Gomma !* se présente comme une somme de frustrations et d'exactions, une somme d'épreuves au bout desquelles la résistance et le refus de se soumettre triompheront. Biro est donc un symbole ; il concentre en lui tous les sens de la nouvelle de l'auteur de *Caprices du destin* qui, à l'instar de son héros, semble convier le lecteur à expérimenter

l'épreuve de la résistance. C'est grâce à cette résistance que Biro deviendra une âme généreuse et salvatrice à la fin de la nouvelle. Il commence par apporter une aide incommensurable à son beau-père :

Les effets néfastes de la conjoncture économique accablaient chaque jour davantage la majorité des commerçants de Babban Gari.

Elhadj Maïkudi, comme tant d'autres hommes d'affaires, observait, impuissant, l'effritement de son capital. Plusieurs millions de marchandises invendues, quelques camions immobilisés par le manque de pièces de rechange, constituaient l'essentiel de ce capital. [...]

[...] Ce mauvais coup du sort faillit conduire Elhaj au bord de la dépression nerveuse. Celui-ci vendit ses autres camions. Il allait vendre ses maisons pour compléter la somme exigée lorsque Biro, apprenant le sinistre nouveau, accourut au secours de son beau-père en payant le reliquat de la pénalité.

Elhadj, à la fois heureux et confus, versa quelques larmes, ne sachant comment remercier Biro de sa générosité (Halilou, 1990 : 95, 97-98).

Il y a pour ainsi dire une fabrication par les tiers d'une nouvelle identité. Elhadj Maïkudi est réduit à une simple singularité quelconque au sens de Giorgio Agamben : « Les singularités quelconques dans une société du spectacle ne peuvent former une *societas*, car elles ne disposent d'aucune identité à faire valoir, d'aucun lien social à faire reconnaître » (Agamben, 2007 : 99). Elhadj Maïkudi ne voit guère dans ce qui est désormais son identité qu'une particularité douloureuse à lui infligée par le destin. Par ailleurs, Biro est tout aussi miséricordieux et magnanime à l'égard de Karo qui fut pourtant son bourreau :

A sa libération, Karo trouva sa famille disloquée. Ses jeunes épouses ayant obtenu le divorce s'étaient remariées. Seules sa première femme et ses enfants l'attendaient. Sans aucune ressource financière, il chercha vainement du travail mais personne ne voulut l'embaucher. [...] Au comble du désespoir, il projetait de se suicider, lorsqu'un matin il rencontra Biro qui sortait d'une banque. Ce dernier le reconnut le premier et vint à sa rencontre.

- Bonjour Karo. Comment allez-vous ? J'ai appris le malheur qui vous a frappé. Je le déplore sincèrement. Depuis quand avez-vous été libéré ? Et que faites-vous à présent ?

- Merci Biro de votre commisération. J'ai été libéré il y a un mois. Pour le moment, je chôme car je n'arrive pas à trouver un emploi. [...]

- [...] Si je vous en offrais un, l'accepteriez-vous ? Je suis prêt à vous aider.

- Quoi Biro, m'offrir vous-même un emploi ? Décidément vous ne cesserez pas de m'étonner. Vous semblez être un homme exceptionnel. Tant de générosité me surprend franchement et me pousse à ne pas trop désespérer de notre monde actuel. Quand je songe au calvaire que je vous ai fait endurer pour empêcher votre union avec Gomma, j'ai envie qu'à l'instant même la terre s'ouvre et m'engloutisse. [...]

- [...] De grâce, ne me rappelez pas ce triste passé déjà révolu. [...] Donc laissez vos états d'âme et parlons affaires à présent. Je compte vous embaucher pour gérer ma succursale de Fako. Si l'offre vous intéresse, vous prendrez vos fonctions dès demain.

- Je vous remercie sincèrement Biro et Je tiens compte de la leçon. Le poste de Fako me convient parfaitement. Je souhaite de tout mon cœur que notre créateur m'assiste pour mériter votre pardon et votre confiance (Halilou, 1990 : 99, 100-101).

On l'aura compris, les propos de Biro impliquent un certain engagement et canalisent des énergies ou si l'on veut une « force volontariste » (Jaubert, 1998 : 63) par laquelle il souhaite « refaire le monde » (Jaubert, 1998 : 63). C'est donc au niveau de « l'existence ensemble » que surgit le paradoxe qui mène, dans la pensée de Giorgio Agamben, à la formation progressive de la « communauté qui vient », elle-même constituée de « singularités quelconques ». En effet, l'État-spectacle ne se fonde pas sur son expression réelle, le lien social, mais sur sa dé-liaison, qu'il interdit selon Agamben. Il semblerait alors que Karo, en opérant une dé-liaison du lien social avec Biro par la création de la société du spectacle, occasionne l'irruption d'identités diffuses dans la mesure où les identités sociales sont dissoutes. Mais en attendant ce moment décisif pour Karo, il demeure une « singularité quelconque » (Agamben, 2002 : 98-99).

Ainsi, dans « la communauté qui vient », le « même » ne s'opposera plus à « l'autre ». On aboutira à l'avènement de la « visée éthique » selon le mot de Paul Ricœur, c'est-à-dire « la visée de la bonne vie avec et pour autrui dans les institutions justes » (Ricœur, 1990 : 202). Karo sera en effet contraint par un système dominant à s'insérer dans un mode de vie et de pensée dont il ne partage pas toujours les principes de base. On aurait donc réussi à marier et à combiner « ce qui est sacré à ce qui est profane, ce qui est élevé à ce qui est bas, ce qui est sage à ce qui est sot » (Bakhtine, 1970 : 144). C'est là, à notre humble avis, une véritable rencontre des contraires dont a besoin le monde pour une existence équitable. On parviendrait ainsi à opérer ce coup de force qui consiste dans la pensée de Giorgio Agamben en la constitution d'une communauté « sans identité ». L'ultime forme de transgression correspondra donc à la profanation de l'improfanable, tâche révolutionnaire de la « génération qui vient » selon la formule de Giorgio Agamben.

Pour conclure

Au total, *Gomma ! Adorable Gomma !* « Pourrait se définir comme une littérature de l'épreuve, où le rêve et la joie de vivre semblent interdits » (Sanvée, 1995 : 887).

Cette nouvelle produite au Niger porte le sceau de son milieu. C'est une nouvelle dans laquelle le milieu socioculturel traditionnel est récurrent et toujours d'actualité et où le milieu socioculturel moderne est déterminant aussi mais non dominant. De plus, avec cette nouvelle, l'auteur apporte sa touche particulière à la création littéraire au Niger. Il inscrit les prémices d'une identité et même de diverses identités. Pour lui, il est justement question de s'acheminer vers une « communauté équitable qui vient ». À propos de cette communauté qui vient, il s'agit en clair de la représentation d'une communauté qui ne prend pas en charge l'élucidation de « l'événement », représentation à l'intérieur de laquelle « la singularité quelconque n'a pas d'identité, n'est pas déterminée par rapport à un concept, mais elle n'est pas non plus simplement indéterminée ; elle est plutôt déterminée uniquement à travers sa relation à une idée, c'est-à-dire à la totalité de ses possibilités » (Agamben, 2002 : 98).

Bibliographie

- AGAMBEN, Giorgio (2002). *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, Payot & Rivages Poche, Paris.
- AGAMBEN, Giorgio (2005). *Profanations*, Payot & Rivages, Paris, traduit par Martin Rueff.
- AGAMBEN, Giorgio (2007). *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Payot & Rivages Poche, Paris.
- AGAMBEN, Giorgio (1990). *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, Paris, Seuil.
- BONHOMME, Marc (1999). « L'injure comme anticomunication », *Violence et langage*, actes du XIX^{ème} colloque d'Albi-Toulouse, pp.25-39.

- COHEN, Sivane (2002). « Étude taxémique d'une correspondance diplomatique. Images de la France et de l'Allemagne après la guerre de 1870 », Ruth Amossy (dir.), *Pragmatique et analyse des textes*, Tel-Aviv University, French Department.
- DADOUM, Roger (1993). *La violence. Essai sur « l'homo violens »*, Paris, Hatier.
- DAN INNA, C. et PENEL, Jean Dominique (1998). *Bibliographie de la littérature nigérienne*, Niamey, INN.
- HAMON, Philippe (1984). *Texte et idéologie*, Paris, PUF.
- JAUBERT, Anna (1990). *La lecture pragmatique*, Paris, Hachette.
- « Littérature nigérienne » (1991). *Notre Librairie*, n°107.
- MAGNIER, Bernard (1999). « Séwanou Dabla : à la conquête de nouveaux territoires », *Notre Librairie*, n°111, « La nouvelle : Afrique noire, Maghreb, Caraïbes, Océan Indien », p.35.
- MAHAMADOU, Halilou Sabbo (1990). *Gomma ! Adorable Gomma !* Dakar, NEA / EDICEF.
- MAINGUENEAU, Dominique (1990). *L'analyse du discours : introduction aux lectures de l'archive*. Paris, Hachette.
- MOURALIS, Bernard (1975). *Les contre-littératures*, Paris, PUF.
- PECHEUX, Michel (1975). *Les vérités de la Palice : Linguistique, sémantique, Philosophie*, Paris, Maspero.
- PENEL, Jean Dominique et MAÏLELE A. (2010). *Littérature du Niger*. Rencontre, volume III, Edition du Ténéré : L'Harmattan.
- PRINCE, Gérard (1973). « Introduction à l'étude du narrataire », *Poétique*, n°14, pp.178-196.
- RICŒUR, Paul (1990). *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- RICŒUR, Paul (1985). « Aliénation », *Encyclopaedia Universalis*, pp.769-773.
- SANVEE, Mathieu René. « Aspects de la nouvelle nigérienne », *Cahiers d'études africaines*, n°140, pp.873-88.
- SIBLOT, P (1999). « De l'un à l'autre. Dialectique et dialogisme de la nomination identitaire », *L'Autre en discours*, Jacques Breset al. (dir.), Montpellier, Presses Universitaires de Montpellier III.